

DUPONT & FURLAUD

TÉLÉGRAMMES DUFURLAUD

TÉLÉPHONE
LOUVRE 15-45
CENTRAL 34-15

19. RUE SCRIBE

PARIS 18 Avril 1917

SB/

Monsieur G. D E H E R M E

6, Boulevard de la Madeleine,

P a r i s
- - - - -

Monsieur,

J'ai lu votre opuscule sur le "Devoir de servir" que m'a remis notre fondé de pouvoir, Monsieur Henry. Je m'empresse de vous envoyer mon adhésion et de vous féliciter de votre courageuse et indispensable initiative. On a toujours plaisir à retrouver sous une autre plume les idées qui sont les vôtres, surtout lorsqu'elles sont exprimées avec plus de force et de talent qu'on ne peut le faire soi-même. Pour ma part, je prêche depuis longtemps autour de moi le devoir d'agir. Depuis longtemps aussi je reproche aux éléments sains de notre pays, l'abstention à peu près complète dans laquelle ils se réfugient, sous prétexte qu'il n'y a rien à faire, qu'ils sont trop peu nombreux et que la lutte ne peut leur valoir que des ennemis ou des injures.

Cette attitude dédaigneuse est facile à prendre, elle est même parfois d'une certaine élégance, mais elle est négative. Au fond de tout cela, il y a un certain dégoût

légitime, mais il y a par dessus tout la crainte de l'effort et de tout ce qui exige un sacrifice de commodité ou d'argent.

On laisse tout faire, en protestant faiblement entre soi et en espérant que la crise inévitable, longue à mûrir, ne se produira qu'après notre disparition. Après nous le déluge. Or il n'y a pas d'action, de campagne bien menée, qui ne produise des résultats et si on ajoute à cela la persévérance dans l'effort, la volonté tenace de persuader, en s'appuyant sur le bon sens et la vérité, il n'y a pas de résistance qu'on ne puisse vaincre à la longue. Au pis aller on se défend et on contrebalance les effets du mal.

J'ai eu l'occasion de parler de ces choses à bon nombre de personnes, en envisageant les conséquences de la guerre et en nous demandant mutuellement quelle serait l'opinion de la majorité des Français, après la guerre, et quelle conclusion pratique l'ensemble de nos compatriotes tirerait de la formidable épreuve que nous traversons. Je dois avouer, qu'en général, on me répond qu'il n'y aura rien de changé, que l'opinion française est aux mains des anciens partis politiques qui s'agitent toujours et qui redoublent d'efforts pour maintenir leur clientèle, sous leur étroite dépendance.

Je trouve cette idée intolérable. Je ne peux pas admettre que ce pays qui a fait preuve d'une si merveilleuse vitalité sur les champs de bataille, ne soit pas capable du même effort de vivre, dans le domaine civil. Car ainsi que vous le dites, si nous devons après la guerre retomber dans les mêmes erreurs sociales ou économiques, si nous devons toujours être la proie des mauvais bergers, c'est la mort quand même.

A quoi bon alors ce sublime ressaut de la race pour ne pas disparaître. Je ne puis pas croire à cela, je ne veux pas le croire.

Bien entendu, je laisse de côté les opinions politiques ainsi que les questions de régime. Nous avons autre chose à faire que discourir sur les mérites de telle ou telle forme de gouvernement. Ce qu'il nous faut, c'est un gouvernement qui gouverne, c'est-à-dire un gouvernement d'ordre et de confiance. Peu importe son drapeau. Ce qu'il faut c'est persuader au peuple que la force est dans l'union et non dans l'opposition d'intérêts. Assez de la chimère d'égalité, qui n'existe que sur les murs, parce que l'inégalité est à la base de la nature. Assez des programmes électoraux basés sur le développement des bas instincts et des appétits

et l'ignoble marchandage des votes où l'électeur et l'élu ne sont que deux vendus.

Assez des compromissions, des lâchetés, des trac-tations louches, des finances tremblantes, de la peur du chantage et des maquignons de la fortune française.

Assez des timorés et des pleutres qui cachent leur drapeau dans la poche. Toute conviction sérieuse est respectable. Toute croyance est légitime. Je m'incline devant toutes les oeuvres de bien, quelle que soit leur origine et quelle que soit la confession de leurs apôtres.

Excusez-moi d'abuser de vos instants et de me laisser emporter au tumulte des idées. Il y aurait bien autre chose à dire. Vous avez vous-même traité dans votre opus-cule la plupart des sujets qui touchent à la vitalité de notre pays et vous l'avez fait en excellents termes. Votre jugement est sain et lumineux.

Il faut s'attaquer au suffrage universel, ce pelé, ce galeux, d'où nous vient tout le mal et s'il n'est pas possible de le réduire, il faut tout au moins l'élargir et l'éduquer.

Veuillez accepter, Monsieur, l'assurance de mes sentiments très distingués.



P.S. Si vous voulez bien me faire parvenir quelques-unes de vos brochures, je me chargerai de les distribuer ou de les faire parvenir à bon escient.